

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pierre d'automne

anonyme

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32711ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

anonyme (2001). Pierre d'automne. *Liberté*, 43(1), 49–51.

Pierre d'automne

anonyme

J'ai longtemps marché, ce soir, comme je n'arrivais pas à dormir. D'abord dans ma chambre, puis dans les rues vieilles aux alentours. Et de la parqueterie au tapis craquant de l'automne, je n'ai pas cessé de fuir une ombre du passé.

La tienne, tu t'en doutes bien, mon frère, qui s'était dessinée nettement, il y a de cela dix ou quinze ans, entre les feuilles rousses et brunes du grand chêne, tout près du carré de sable. Ce dimanche-là, comme tous les autres, tu t'en souviendras, lorsque était venu le temps de partir, je m'étais enfui derrière notre tour secrète pour qu'on m'y oublie toute la semaine, et que je puisse encore sauter puis sauter puis m'endormir dans les feuilles – mortes, quoique chaudes de soleil.

Dans le nid de feuilles que nous avons formé, pendant nos jeux autour du chêne, je n'étais plus qu'une petite respiration froide, saccadée, qui s'amuse à faire de la fumée cependant qu'elle craint de se faire entendre. Ombres et lumières, dans une vive danse, venaient et disparaissaient sur le sol au gré du vent ; venaient et disparaissaient sur mon dos, et je découvrais des richesses de couleurs encore jamais entrevues, ainsi que des caresses de chaleur entre les mailles de mon chandail. Je n'attendais même plus votre départ, je vous quittais. Mes pieds,

peut-être, et mes jambes même, accroupis et engourdis, prenaient, dans ma retraite, les couleurs chaudes de la terre et s'enracinaient. Mais dans l'ombre de mes feuilles mêlée aux éclats dansants du soleil, je pus distinguer l'apparition d'une nuance nouvelle. Le profil, très flou, et comme une mosaïque, dansante aussi, de ton beau visage.

Tu venais en défricheur, au nom des parents. Car il fallait bien partir (mais cela, tu l'avais dit sans trop de conviction, prenant grand soin de mes racines lorsque tu me soulevas du sol).

Le moteur de la *station wagon* roulait déjà quand on a fermé la portière arrière, et tu m'as dit (et cela, je m'en rappelle bien, comme on se rappelle d'un soleil d'automne sur ses paupières fraîches fermées) : « Dors, Pierrot. Dors jusqu'à vendredi prochain ». Et j'ai posé ma tête sur ta cuisse. Le soleil, par les vitres fermées, violant l'univers clos du rapt, chauffait mon corps encore plus que sous le chêne. Et, fermant les yeux, j'ai revu les branches, les bruns subtils, l'amour, l'ocre et toutes les feuilles mortes de notre refuge, pour y dormir, bercé par ton souffle.

Au cours de ma marche, ce soir, j'ai vu un enfant qui, sur un balcon d'étage, évidait une citrouille. L'homme qui l'accompagnait, trop jeune pour être son père, offrait, dans sa position accroupie, le corps penché au-dessus du fruit orange, toute la fermeté et l'amour de ta cuisse. Et je m'en suis voulu de ne pas avoir inlassablement fixé le sol et dormi jusqu'à vendredi prochain. Car tu m'as laissé, je puis bien te le reprocher, maintenant, en proie à de cruelles insomnies.

Le soleil caressait toujours mon corps à mon réveil, entre les mailles lâches de mon tricot. Et je croyais percevoir, dans la transparence de mes paupières, la danse de ses rayons et des forêts dans le vent, comme, il devait y avoir de cela longtemps déjà, sous le chêne, j'avais vu apparaître, disparaître et se transformer des mondes de couleurs. Mais je me trompais.

Les réverbères seuls éclairaient l'autoroute de leur lumière orange, dont la danse se résumait à de simples apparitions alter-

nées, sur les vitres de ce qu'on appelait toujours, dans une telle pénombre, le corbillard. La nuit de notre rapt avait envahi toute la campagne, et le monde même, peut-être. Et je me demandais s'il existait encore, dans toute cette noirceur, en quelque endroit de l'univers, un chêne, dont les feuilles éparses, qu'il retiendrait encore, pouvaient offrir la chaleur de notre tour secrète. Je remarquai alors que la chaleur, qui se jouait de mon tricot, était tienne, et comparable à celle-là même du soleil. (Cette chaleur doit bien te sembler improbable, à toi, mon frère, qui hiberne depuis si longtemps dans le roc de ta retraite. Mais elle était bien réelle, et brune, et douce, et bonne.)

Découvrant dans ta cuisse, seule contre la nuit profonde des semaines, toute la nature offerte, je désirai y rester encore quelque peu et poursuivre mon sommeil. Mais une sensation trouble sur ma joue, comme un engourdissement, une humidité, me détacha de toi. Je passai rapidement ma main sur mon visage et découvris que j'avais dormi la bouche ouverte, et que j'avais mouillé ton jeans de salive. Mais tu m'avais laissé dormir, malgré tout ; pendant cette heure et demie de voyage, tu m'avais veillé dans notre passage à la noirceur. Et tu attiras ma tête sur ton chandail kaki, puis ocre et brun de miettes de feuilles, comme des souvenirs posés dans ses torsades, et mêlés désormais à mes cheveux.

Tu comprendras qu'il me coûte, encore aujourd'hui, de répondre au désir de mes fils, et de me rouler avec eux dans les feuilles mortes. Car les souvenirs ont ceci de particulier qu'ils apparaissent dans la nuit de la vie adulte, dans nos cheveux mêlés au vent, sous la forme innocente de quelques miettes de feuilles, brunes, ocres et rousses, avec des nuances infinies pour nous réinventer jusqu'au soleil qui nous aurait un jour pris dans ses bras. Aussi je préfère, la nuit, marcher. Et habiter les êtres du rapt.